



EPIGRAPHIE LIBYCO-BERBERE

La Lettre du RILB *Répertoire des Inscriptions Libyco-Berbères*

EPHE - Section des sciences historiques et philologiques - à la Sorbonne
45-47, rue des Ecoles, 75005 PARIS

Directeur de la publication : L. Galand

ISSN 1260-9676

N° 16 - 2010

L'ECRITURE LIBYQUE ET LES VOYELLES

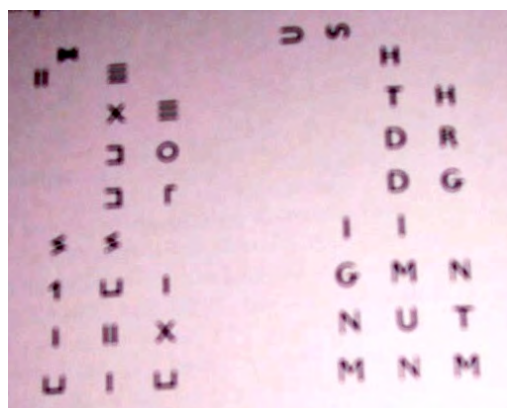
J. Desanges, rédigeant pour l'*Encyclopédie berbère* un article sur le nom des Numides (à paraître), a eu l'amabilité d'attirer mon attention sur l'inscription libyque RIL 609, trouvée dans la région de Souk Ahras et portant la séquence $I = \square \sim \Pi \Pi \times \text{III}$, que J.-B. Chabot, l'éditeur du *Recueil des inscriptions libyques*, transcrit NUMIDDTH. Le début de cette séquence évoque immédiatement la forme **Numida** des textes latins et l'on peut se demander si c'est bien ce nom qui, ethnique ou simple anthroponyme, figure dans l'inscription. J'ai tenté de répondre dans une note qui sera jointe à l'article de l'*E.B.*, avec l'accord de S. Chaker, directeur de la publication, mais cette note appelle un examen plus général du problème de la notation des voyelles en libyque.

L'écriture libyque est généralement classée dans les écritures consonantiques, qui ne notent pas les voyelles ou ne le font que dans quelques cas plus ou moins déterminés. C'est ainsi que le correspondant ancien du berbère **agLid** « roi, chef » (la majuscule désigne dans ce mot une consonne tendue) apparaît à **Thugga** (Dougga, en Tunisie) sous la forme GLD, sans aucune indication de voyelle.

Lorsque le nom punique 'BDŠTRT est rendu dans le texte libyque par $= \Pi \xi + \circ$, transcrit UDŠTR par Chabot (RIL 1), on peut considérer que la lettre libyque =, qui répond au B du punique, représentait une semi-consonne [w] plutôt qu'une voyelle [u] (français ou).

De même, dans le nom libyque que Chabot interprète comme ISKTN (RIL 251, 562), l'articulation initiale rendue par ξ est une semi-consonne [y] et non une voyelle [i], comme le montre l'accord des graphies latines sur l'initiale du même nom, **Iasuctan**, **Iasucthan**, **Iassucthan** (références dans Rebuffat 2004, p. 175 et notes), toutes avec **Ia-** : le latin n'a qu'une lettre pour [y] et pour [i], mais devant [a] la lettre **I** note nécessairement un [y]. On pourrait multiplier les exemples. Chabot n'aurait donc pas dû adopter systématiquement les signes vocaliques U et I, au lieu de W et Y, dans ses transcriptions.

Si pourtant on transcrit la séquence de RIL 609 par NWMYDDTH, on n'aboutit à aucun élément reconnaissable, alors que, il faut l'avouer, la lecture [numid] (plus un élément inconnu DTH) est bien tentante : le risque d'une ressemblance fortuite avec **Numida** n'est certes pas exclu, mais il est moins grand du fait que la suite considérée ne compte pas moins de cinq caractères et qu'un anthroponyme ou un ethnonyme serait tout à fait à sa place dans une telle inscription.

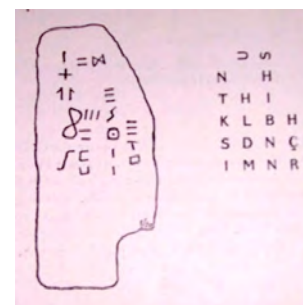
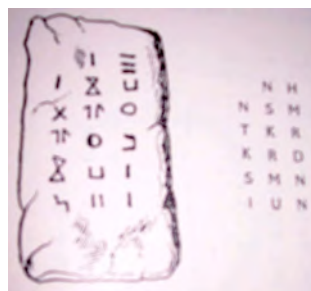


Chabot – RIL 609

Mais la lecture [numid], si elle était admise, impliquerait que l'écriture libyque ait fait usage de *matres lectionis* ou « mères de la lecture », c'est-à-dire qu'elle ait admis l'emploi de signes à valeur (semi-)consonnantique pour noter les voyelles correspondantes.

Chabot – RIL 251

Chabot – RIL 562



L'hypothèse n'aurait rien d'in vraisemblable, pour deux raisons au moins. En premier lieu, on constate par plusieurs inscriptions de Dougga, écrites horizontalement de droite à gauche, que la technique punique a pu influencer certaines graphies libyques ; or l'usage des *matres lectionis* est attesté dans l'écriture punique et surtout néo-punique à partir de 150 av. J.-C. environ (Friedrich et Röllig, 1970, § 104). De plus, les

matres lectionis sont également connues (au moins en fin de mot) de l'écriture touarègue en tfinagh, dont les caractéristiques sont très proches de celles du libyque. Dans les billets écrits en tfinagh qui étaient adressés au P. de Foucauld, le nom « marabout », venu de l'arabe mais emprunté sous sa forme française, est écrit □ ○ ⊕ : MRBW [marabu], la lettre finale : notant évidemment la voyelle [u] et non plus [w] (Galand éd., 1999, index, p. 235). Le nom **taTe** « intelligence » est rendu par + ξ + ξ TYTY [tayTe], la lettre ξ représentant [y] dans la première syllabe, mais la voyelle [e] (français é, traité comme [i]) dans la seconde (*ibid.*, p. 236). On trouvera plus loin une étude plus détaillée, due à M. Aghali-Zakara, du problème des voyelles dans les inscriptions rupestres et dans l'écriture touarègue.

Toutefois, pour que la lecture hypothétique [numid] de l'inscription RIL 609 gagne en probabilité, il serait souhaitable de disposer d'autres indices de la présence de *matres lectionis* dans nos inscriptions. Comme la forme complète (avec voyelles) des noms communs et des verbes libyques est inconnue, on ne pourra déceler des *matres lectionis* (s'il y en a) qu'à partir des noms propres qui se trouvent attestés à la fois en graphie libyque et en graphie grecque ou latine, dans l'espoir que l'une ou l'autre de ces deux graphies bien connues permettra de reconnaître qu'une lettre libyque a pour correspondant une voyelle et non une consonne. Quant aux graphies puniques et néo-puniques, elles sont plus difficilement exploitables, parce qu'elles imposent que l'on sache d'abord si la lettre punique est employée avec sa valeur consonantique ou comme *mater lectionis*. et parce que l'emploi des *matres lectionis* est sujet à de nombreux flottements.

On ne prendra pas en compte, dans cette étude, l'apparente correspondance entre la finale N, en graphie libyque, et la voyelle a, en graphie latine, de certains noms propres comme MSNSN **Massinissa**. En effet, même si la consonne [n] peut fonctionner comme sonante, par exemple dans la phonétique grecque, il ne semble pas qu'elle ait vocation à jouer le rôle de *mater lectionis* dans les écritures qui recourent à ce procédé. Les écritures punique et néo-punique, notamment, ont représenté, assez logiquement, les voyelles [i] et [u] par la lettre employée pour les semi-consonnes correspondantes, [y] et [w] (cf. aussi l'écriture arabe). De plus, les lettres d'abord réservées à la notation des consonnes pharyngales et laryngales se sont trouvées disponibles lorsque celles-ci ont cessé d'être prononcées. Le caractère qui représentait la fricative pharyngale sonore [ɛ] a souvent noté la voyelle [a]. La lettre punique aleph, qui à l'origine correspondait à l'occlusive glottale [ʔ], est devenue le signe d'une voyelle dont le timbre pouvait varier d'un mot à l'autre. Pour plus de détails sur ces faits dont la complexité est aggravée par des confusions et par des échanges de caractères, je ne peux que renvoyer à Friedrich et Röllig, § 100 et suiv.

Un sondage, fondé en particulier sur les données réunies par Rebuffat (2003-2007) sur les bilingues punico-libyques et latino-libyques, n'a pas permis de mettre en évidence un emploi de ⚡ (Y) ou de ≡ (W) comme *matres lectionis*. Il faudrait poursuivre la recherche sur ce point.

En revanche, la lettre ≡ ou ≡, appelée « tribarres » par Rebuffat, est fréquente dans un certain nombre de bilingues, surtout en fin de mot. Les textes de Dougga n'ont pas permis d'en déterminer la valeur phonétique. Pour Lafuente (1957), dont l'étude mérite encore considération, cette lettre pourrait représenter une semi-consonne ou une voyelle, ou encore fonctionner comme signe de ponctuation. Rebuffat (2003-2007, p. 185) rappelle que plusieurs auteurs voient dans le « tribarres » le signe d'une voyelle, dont le timbre n'est pas le même dans tous les cas. C'est aussi l'opinion de Friedrich et Röllig (p. 42 et n. 1), de Pichler (2007, p. 78-79), de Kerr (2010, p. 58), de Rebuffat et la mienne.

Si en effet l'on se réfère aux consonnes que la morphologie berbère emploie dans les processus de dérivation, on ne voit pas laquelle pourrait être notée par le « tribarres », en particulier à la fin de nombreux noms, anthroponymes, titres, etc., où du reste la version punique ne lui donne aucun équivalent consonantique. On pourrait objecter que la lettre ≡ est connue des tfinagh avec la valeur d'une consonne, la fricative vélaire sonore [ɣ] et qu'elle possède une variante à traits, ≡. Mais rien ne prouve que cette variante soit une survivance du "tribarres" de Dougga. Aghali-Zakara (2004, p. 2), étudiant les techniques en cause, a montré que souvent on obtient un point ou un trait selon les conditions de l'écriture et, comme l'a rappelé J. Drouin (2006, p. 4), l'emploi des trois barres ou des trois points n'est pas nécessairement une affaire de chronologie. La barre peut aussi bien résulter de l'allongement d'un point que le point de l'abréviation d'une barre ! La question est donc très complexe (v. aussi Galand 2004). Je suis du reste de plus en plus convaincu que l'évolution de l'écriture libyco-berbère n'a pas été linéaire, mais s'est déployée en bouquet : l'école de Dougga, plus ou moins officielle et influencée par le punique, se situe sur un rameau, les rupestres et les tfinagh sur un ou plusieurs autres, ce qui explique à la fois les similitudes et les discordances.

En fait, le « tribarres » libyque correspond, dans les bilingues, à l'aleph qui représenta l'occlusive glottale en phénicien avant de noter une voyelle en néo-punique. C'est pourquoi, après Rössler (1980, p. 281), je transcris ≡ ou ≡ au moyen du caractère ' , souvent employé pour rendre l'aleph. On peut si on le souhaite, pour la commodité de la lecture, adopter un tracé plus étoffé, comme ⚡, conforme à l'Alphabet Phonétique International. En tout cas la transcription par H, retenue par Chabot, a l'inconvénient de suggérer au lecteur la présence d'un [h] ou d'un [h], qui est pour le moins problématique. Rebuffat transcrit le « tribarres » par i, ce qui a l'avantage d'évoquer une voyelle, mais l'inconvénient, réducteur, d'orienter vers le timbre [i] malgré les précautions prises par l'auteur, lequel précise bien qu'il s'agit d'une simple convention (v. Galand 2006, p. 2).

Si le berbère a possédé, comme d'autres langues chamito-sémitiques, des consonnes laryngales et des pharyngales, il les a perdues, pour ne les retrouver que tardivement à l'occasion d'emprunts ou de phénomènes phonétiques. Il est difficile de savoir avec certitude si l'usage de l'écriture libyco-berbère a précédé la disparition des consonnes d'arrière et si le « tribarres » a effectivement noté une occlusive glottale avant de devenir un signe vocalique, ce qui ferait de lui une véritable *mater lectionis*. Mais je le croirais volontiers, parce qu'il me semble peu probable qu'un alphabet de ce type ait prévu dès l'origine une lettre spécifique pour la notation d'une voyelle. C'est pourquoi je préfère une transcription par ' ou ⚡, sans doute un peu risquée, à celle de Kerr (pp. 54, 58), qui représente ≡ par V (à lire « voyelle ») : ce V donne une certaine sécurité, mais il fait oublier la probable évolution diachronique. Quoi qu'il en soit, l'emploi du « tribarres » ouvre en quelque sorte une brèche dans le caractère strictement consonantique de l'écriture et permet d'avancer avec plus de confiance l'hypothèse d'une lecture NUMID [numid] dans l'inscription RIL 609.

N.B. : Pour des raisons pratiques, les caractères de l'inscription RIL 609, qui dans l'original sont disposés en ligne verticale allant de bas en haut, ont été ramenés à l'orientation qu'ils auraient dans une ligne horizontale allant de gauche à droite. On remarquera que la lettre 1 de l'alphabet "oriental" conserve la même orientation et la même valeur [n] dans les lignes horizontales que dans les lignes verticales.

Lionel Galand

Références bibliographiques

- AGHALI-ZAKARA, M., 2004 : "A popos de variantes graphiques", *La Lettre du RILB*, 10, p. 2-3.
- CHABOT J.-B., 1940 : *Recueil des inscriptions libyques*, Paris (RIL).
- DROUIN J., 2006 : "Apparemment possible de trois variantes graphiques du phonème γ (= gh)", *La Lettre du RILB*, 12, p. 4-6.
- FRIEDRICH J. & RÖLLIG W., 1970 : *Phönizisch-punische Grammatik*, 2^e éd., Roma.
- GALAND L., 2006 : "Nouveautés dans l'étude du libyque", *La Lettre du RILB*, 12, p. 1-2
- (éd.), 1999 : *Lettres au Marabout. Messages touaregs au Père de Foucauld*, Paris.
- KERR R.M., 2010 : "Some thoughts on the origins of the Libyco-Berber alphabet", dans H. Stroemer et al. (éds), *Études berbères V. Essais sur des variations dialectales et autres articles*, Köln (Berber Studies, 28).
- LAFUENTE G.A., 1957 : "Le rôle du signe ≡ dans les inscriptions libyques", *Revue africaine*, 101, p. 388-392.
- PICHLER W., 2007 : *Origin and Development of the Libyco-Berber Script*, Köln (Berber Studies, 15).
- REBUFFAT R., 2003-2007 : "Pour un corpus de bilingues punico-libyques et latino-libyques", dans M.H. Fantar (éd.), *Osmose ethnoculturelle en Méditerranée. Actes du colloque organisé à Mahdia du 26 au 29 juillet 2003*, p. 182-242 + 11 pp. de planches.
- , 2004 : "L'arrivée du latin à Gholaia (Bu Njem)", *Débuts de l'écriture au Maghreb. Actes des colloques organisés à Casablanca [...] 2002*, p. 169-189.
- RÖSSLER O., 1980 : "Libyen von der Cyrenaica bis zur Mauretania Tingitana", dans : *Die Sprachen im römischen Reich der Kaiserzeit. Kolloquium vom 8. bis 10. April 1974*, Köln – Bonn, p. 267-284.

VOYELLES ET SEMI-CONSONNES EN TIFINAGH

Le système vocalique de la langue touarègue se distingue de celui des autres parlers berbères septentrionaux. En plus des trois voyelles de base – *i, u, a* – communes à tous les parlers, le système touareg comporte en plus quatre voyelles pertinentes – *e, o, ä, ə* – distinctes dans les oppositions de paires minimales : les voyelles brèves - *ä, ə* – jouent le rôle de voyelles aspectuelles dans le système verbal.

Le système de l'écriture des *tifinay ti n ərsəl – tifinagh* traditionnelles – est un système consonantique, c'est-à-dire que les voyelles ne sont pas prises en compte dans l'écriture. Il existe cependant un seul signe ayant la valeur /a/, dans certaines situations, qui en fait aussi un marqueur de fin de mot ou de message. On va voir que ce système consonantique assez compact est tempéré par différents usages des semi-consonnes /w/ et /y/.

Les exemples commentés ne sont pas des mots isolés mais ont été relevés dans des énoncés en raison de l'influence du contexte linguistique.

la voyelle • /a/

C'est le seul signe de l'alphabet ayant une valeur vocalique. Il a divers usages. Classiquement, il ne peut être employé qu'en fin de mot, ni médian ni initial, avec cette valeur et sa position même en fait un marqueur dans le continuum graphique sans segmentation. Dans cette position de marqueur, il peut avoir aussi, irrégulièrement, la valeur /u/ et /i/.

Les exemples relevés dans les travaux de Cid Kaoui (1894), Hanoteau (1896), Foucauld (1920), en dehors des relevés personnels et épigraphiques, montrent que, dans l'usage et selon la compétence du graphiste, ces observations n'ont pas toujours la confirmation qu'on en attend car il faut tenir compte de l'environnement phonique et syntaxique ainsi que des accommodements nécessaires pour ne pas rendre le message obscur.

Cas des termes monolithères simples ou à consonne tendue :

- iba* ⊕ • "mort, absence, manque" : *iba n aman* ⊕ • | ⊕ |
"le manque d'eau"
- aba* ⊕ • "il manque" : *aba tast* ⊕ • + ⊕ + "il manque la /une vache"
- ila* || • "il a, il possède" < vb. *əl(u)* "avoir"
- illa* || • "il existe" < *əllu* "exister"
- iga* ⊕ • "il a fait" < *əgu* "faire"
- ogga* ⊕ • "il aperçoit" < *aggu* "apercevoir"
- inna* | • "il a dit" < *ənnn(u)* "dire"
- ikfa* :• ⊕ • "il a donné" < *əkfu* "donner"

Mais des éléments syntaxiques, comme prépositions ou pronoms suffixés, peuvent entraîner des élisions :

- inna i ələs* | • ⊕ || ⊕ "il a dit à l'homme" *inn-i* "il m'a dit"
- ikfa i ələs aman* :• ⊕ • ⊕ || ⊕ | "il a donné à l'homme de l'eau"
- ikf-i ələs isalān* :• ⊕ ⊕ || ⊕ | "l'homme m'a donné des nouvelles"

Néanmoins, le démonstratif sous ses diverses formes est écrit avec la seule semi-consonne : /w/ : *wa* "ce, ceci, wi "ceux", *awa* "ceci". C'est le contexte d'énonciation qui permet de lever l'ambiguïté.

Avec les bilitères aussi, seul le /a/ final est noté :

- igla* ⊕ || • "il est parti" ; *ernalorna* ⊕ | • "il domine"
- insa* | ⊕ • "il dort"
- igra* ⊕ ⊕ • "il a compris"
- Lalla* || || • NPF

En cours de message, ce signe est souvent absent, sans raison apparente (v. *Lettre du Rilb 15*) : *Daya* ⊕ ⊕ NPF,

Aminata ⊕ | + NPF, *Fatimata* ⊕ + ⊕ + NPF, nom que l'on peut trouver avec le /a/ final ⊕ + ⊕ + •.

Dans l'article ci-dessous (Drouin, doc. *Tam*. 10, 1.4), on relève *əkkānāt agala arun* "elles sont allées au sud il y a longtemps", :• | + ⊕ || • ⊕ | On peut émettre l'hypothèse que les deux /a/ consécutifs sont réalisés comme un /a/ long et écrits comme tel, rarement noté en cours de message.

Il faut noter aussi que /a/ avec la valeur syntaxique du démonstratif "ce", dont le rôle est important dans la phrase relative, est réalisé à l'oral mais non écrit et doit être restitué dans la notation en alphabet latin. Autrement dit, ce signe n'est jamais écrit seul, contrairement à ce que l'on va voir pour les semi-consonnes.

les semi-consonnes : /w/ et ⊕ /y/

Les exemples montrent qu'elles sont employées comme consonnes quand elles constituent une syllabe, suivent ou précèdent une voyelle VC ou CV et CVC. C'est le cas des consonnes radicales mono et bilitères :

- ⊕ *ayy* "laisser"
- ⊕ *əwər* "être sur"
- ⊕ *awəd* "atteindre"
- || *awal* "parole"

L'emploi de ces semi-consonnes pour noter les réalisations /w/ et /i/ se fait dans les conditions proches de ce que l'on vient de voir pour le signe • /a/, elles restent semi-consonnes dans les exemples suivants :

- ⊕ *awa* "ceci", *wa* "ce", *wi* "ceux"
- ⊕ *wər* "ne ...pas"

□ ○ : *māraw* "dix" ; + □ ○ : *tāmārwen* "dizaines"
 : || + *wālat* "fille" ; on relève aussi la réalisation régionale
 || + *ult*
 + : *Attaw* NPH (il existe le verbe *attaw* + : "oublier")
 ξ : *Ayawa* NPL

Par contre, à la fin d'un mot, nom commun ou nom propre,

: /w/ vaut pour la voyelle /u/, irrégulièrement :
 □ ○ ○ : *marabu* "marabout" (Galand 1999 : 131, 1.1)
 | □ : ○ : *anāmāyru* "homonyme" (id. 1.11)
 H | E : *Fāndu* NPF (id. 134, 1.4)

On relève aussi l'absence de voyelle finale :

:: □ V *Axmādu* NPH (id. 1.8)
 ○ | ○ || *Banu Bāllu* NP (*Lettre du Rilb* 15 : 1. 16, 29)

Le même fonctionnement est observé avec la semi-consonne ξ /y/ :

:• ξ *kāy* "toi"
 V ξ *Daya* NPF
 ξ | *iyān* "un"
 ξ | *oyyān* "ils ont laissé"
 ○ E ξ *Badi* NPH
 || + | ξ *Litni* NPH

On relève dans Hanoteau :

ξ ○ □ *yus-ād* "il est venu ici"
 ξ ○ □ ○ + *yārmās-t* "il l'a saisi"
 ξ | : : *yānyu* "il a tué"

Mais :

□ : || *idwāl* "il a grandi"
 ξ ... || || ○ *iqqāl alās* "il est devenu un homme" (peut-être plus vraisemblablement *yāqqāl...*)

Le traitement de la voyelle initiale et finale est variable (Hanoteau : 16, 26) et reflète bien le flottement de l'écriture de ces phonèmes, jusqu'à nos jours :

ξ || • *yālli* "ma fille" et || • *illi*
 : || ξ *wālli* "chèvre" et || ξ *ulli*

Peut-on expliquer ce qui détermine la notation *-u/o* et *-i/e* ou l'absence de notation ? On remarque qu'un certain nombre de noms ayant l'une ou l'autre de ces voyelles finales, notées par les semi-consonnes, ont un pluriel externe comportant ces semi-consonnes, ou qu'elles sont présentes comme réalisation vocalique alternative. Ainsi :

:• ○ ○ ξ *akāriri*, *ekārāyay* / pl. *ekārirāyān* < *kārāyāy* "pendre, suspendre"
 :• ○ ξ *akure* et *akurāy* "cri d'alarme" ; le pl. *ikoran* a perdu toute trace de *i/y* mais l'une des réalisations témoigne de la semi-consonne /y/ alternative de /e/.
 :• E ξ *ekade*, *ekādāy* "rocher", même remarque, pl. *ikadewān*.

Dans l'article précédent, L. Galand remarquait que dans *taytte* le /y/ médian et le /e/ final s'écrivent l'un et l'autre avec ξ /y/. On peut, de la même façon que dans les exemples précédents, relever que *taytte* est aussi réalisé *tayttāy*, ce qui justifie les deux emplois de ξ /y/, d'où la notation + ξ + ξ qui en résulte.

On relève le même type d'exemples pour *-u/o* final :

:• E : *akādu* et *ekādāw* / pl. *ikādiwān* < *kādāw* "être cuit"
 □ : • || : *amāklu* / pl. *imākliwān* "repas de midi" < *māklu* "prendre le repas de midi"

Ce type d'exemples est démonstratif mais ils sont beaucoup moins nombreux que ceux dont le pluriel n'explique rien car ils ne conservent pas la voyelle finale qui aurait pu représenter la semi-consonne correspondante :

□ : • | : *amākno*/pl. □ : • | *imāknān* "objet réparé", *mākno*/ pl.
 □ : • | + | *maknotān* "façon, forme" < *aknu* "faire, fabriquer".

On pourrait multiplier les exemples qui montrent que les hésitations et les flottements sont une recherche d'assouplissements de cette écriture compacte. Ces divergences correspondent à la fois à des interprétations personnelles et aussi à des variantes régionales comme dans les exemples *wālat* / *ult*, *wālli* / *ulli*.

Les données phonologiques des parlers "ont agi sur les alphabets" (Galand, *Lettre du Rilb* 15, 2009 : 1) :

ξ ○ □ ○ *yārmās* "il a saisi", se dit aussi ○ □ ○ *irmās*
 ξ Λ : || *yādwāl* "il a grandi" et Λ : || *idwāl*
 ○ • *ira*, *era*, *yāra*, *yra* "il veut" ; actuellement on note *yra*, *yāra* ξ ○ •

Les usages sont pragmatiques : pour éviter les confusions, lentement, et au contact des écritures arabe et latine qui se sont vulgarisées, les procédés graphiques ont évolué. La comparaison des textes, qui ont plus d'un siècle, avec les usages actuels montre une nette évolution : actuellement le signe pour /a/ ne note que cette voyelle, les voyelles /u/ et /i/ sont notées avec les semi-consonnes ou ne sont pas notées.

Cet aperçu n'est que l'ébauche d'une recherche systématique qui examinera les usages graphiques selon la situation des semi-consonnes – en position initiale, médiane, finale, comme consonnes radicales, de leur situation syntaxique...- et devra prendre en compte les évolutions techniques et phonologiques continues, en dehors de toute recréation dans le domaine des néo-*tifinagh*, objet d'une analyse ultérieure.

Références :

- CID KAOUI, 1894 : *Dictionnaire français-touareg (langue des Touareg)*, Alger, Jourdan.
 ---, 1900 *Dictionnaire pratique de Tamahâq-français (langue des Touareg)*, Alger, Jourdan.
 FOUCAULD Ch., 1918-1920 : *Dictionnaire abrégé touareg-français* (dialecte de l'Ahaggar), 2 vol., Imp. Nle.
 ---, 1952 . *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, 4 vol. Paris, Imp. nationale.
 GALAND, L., 1977 : "Continuité et renouvellement d'un système verbal : le cas du berbère, in *BSL*, LXXIII/1 / 1 : 275-305.
 ---, 1999, *Lettres au marabout – Messages touaregs au Père de Foucauld*, Belin.
 ---, 2000 : "La langue touarègue", in *Etudes berbères et chamito-sémitiques, Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, réunis par S. Chaker et A. Zaborski, Peeters: 189-315.
 HANOTEAU C., 1896 : *Essai de grammaire de la tamachek'*, Alger, Jourdan.
 LOUALI, N., 1992 : "Le système vocalique touareg", *Pholia*, CRLS-Université Lumière-Lyon 2, vol. 7 : 83-115.
 ---, 2000 : "Vocalisme berbères et voyelles touarègues". in Chaker S. et Zaborski A (éds), *Etudes berbères et Chamito-sémitiques Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Peeters, Paris-Louvain : 236-280.
 PRASSE, K.-G., 1972, *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart) I-III* (Phonétique-Ecriture-Pronom), Copenhague.
 ---, 1994 : "Les principaux problèmes de l'orthographe touarègue", *Etudes et Documents berbères*, n°11 : 60-66, Paris.
 ---, 2003 : *Dictionnaire touareg-français (Niger) [tayart et tawellemmet]*, université de Copenhague..
 ---, 2009, *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart) VIII-IX, syntaxe*, Cargo Verlag.
 PRASSE, K. G., ALOJALY, Gh., MOHAMED, Gh., 2003 : *Dictionnaire touareg-français (Niger)*, 2 vol. Université de Copenhague.

M. Aghali-Zakara

INSCRIPTIONS RUPESTRES DE L'ADRAR MALIEN

Cette étude s'est appuyée, au départ sur le corpus de photographies que Ch. Dupuy m'a obligeamment communiquées. J'ai tenté de faire des sondages sur le contenu des inscriptions rupestres de l'Adrar des Ifoghas au Mali, dans ces documents collectés par l'auteur dans les années 1980, dans les vallées transversales de ce massif subsaharien, pour son étude d'archéo-histoire.

J'ai choisi, parmi ces documents, ceux dont les inscriptions sont suffisamment lisibles pour pouvoir identifier les signes et tenter une interprétation, c'est-à-dire restituer le contenu sémantique, quand le continuum graphique pouvait être établi. En effet, un certain nombre de difficultés peuvent faire obstacle : la mauvaise qualité de la roche et son usure, la nature de l'écriture consonantique dans laquelle il faut restituer les voyelles quand un ensemble de signes identifiés peuvent constituer un terme, l'absence de segmentation, la variabilité régionale de certains signes et de leur valeur, variabilité aussi du lexique de la région qui peut être spécifique...

La lecture des inscriptions que je propose a été faite lors de mon séjour au cœur du massif, à Kidal, dans les années 1990, avec un Touareg de l'Adrar que j'appellerai le "lecteur" quand j'aurai besoin de faire appel à son opinion exprimée dans les cas difficiles. C'est un très bon connaisseur de sa langue et de l'écriture des *tifinagh* qui, de surcroît, connaissait l'exceptionnel poème sur l'apprentissage des *tifinagh* que j'ai publié et commenté en 1999 (v. bibliographie).

Les échantillons présentés sont classés par vallée. J'ai choisi des panneaux où les inscriptions sont à proximité de personnages et/ou d'animaux pour avoir un ensemble complexe. La partie des documents de Ch. Dupuy que j'ai ainsi étudiés comprend environ quatre-cents messages qui donneront lieu à une publication commentée de l'ensemble. J'en extrais ici une vingtaine.

vallée de Tamaradant : doc. 10

Toutes les lignes sont verticales, de bas en haut, gravées entre deux personnages dont la tête est ornée de trois rayons ou antennes, bras pliés et avant-bras levés aux doigts écartés; on distingue relativement bien huit inscriptions de longueurs inégales.

A gauche de la photo, à droite du personnage :

1. $\dot{\text{h}}$ || \leftarrow E
 1 2 3 4
 h l g^y d

ahəl ag^yəd = méfie-toi de l'animosité

2. [+ || ○ |] ... || ... | +
 1 2 3 4 5 6 7 8 9
 [t l r n] q l q n t

[...] *əqqäläy^yänät* = je suis retourné vers elle

NB : les s. 1-4 peuvent représenter un NP ou un NL, inconnu localement. Le s. 7 est vraisemblablement le résultat de l'assimilation habituelle $\gamma + t > q$, c'est cette réalisation qui est écrite.

Sous le bras gauche du même personnage :

3. | : ◻ ⊙ [⊙ : | ◻ : ?]
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

n k m s [b w n m γ ?]

nāk Musa [...] = moi Moussa [...]

NB : les signes 5-10 pourraient appartenir à une autre inscription orientée HB mais l'absence de *tarəqemt /·/* après le s. 4 au contact du s. 5 semble invalider cette hypothèse fondée sur l'orientation du s. 8.

Au milieu de la photo, sous les deux mains réunies :

4. | : · : | + Y || · ○ |
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 n k k n t g l a r n

inn-ak əkkänät agala arun = il te dit, elles sont parties au sud il y a longtemps

NB : il te dit = on dit ; *arun* < *a irun* (= *eru, iru*) ; le s. 6, connu dans les inscriptions sahariennes dites "anciennes", c.à.d. sans valeur sûre, est identifié par le "lecteur" avec la valeur possible /g/, en tenant compte du contexte.

Ligne BH partant du creux du coude droit plié du personnage, à droite de la photo :

5. | : ◻ : | > ○ | · || * ξ +
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
 n k s γ n y r n a l y t

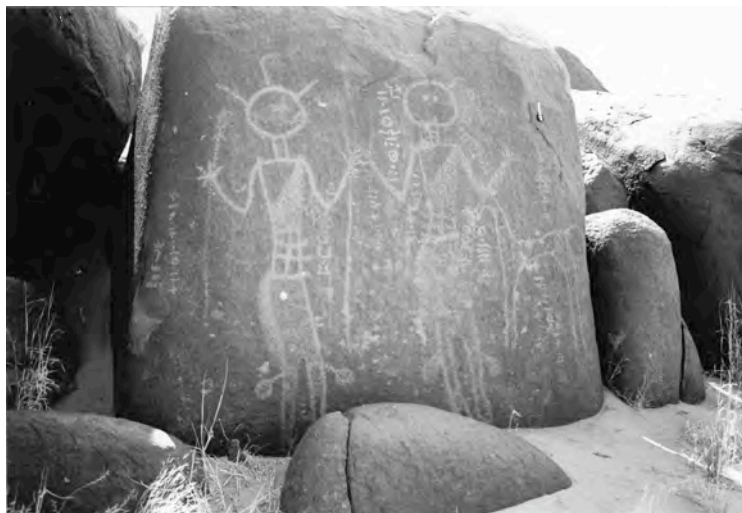
inn-ak Suḡanay erna Elluyat = il te dit Suḡhanay domine Elluyat

NB : les deux NP sont inconnus ; après le s. 10, la fin de la ligne forme un crochet ; le s. 6 est interprété par le "lecteur" avec la valeur /y/, il existe parmi les signes "sahariens" sans valeur connue.

Sous le même bras droit, ligne remontant le long du buste du personnage :

6. | : · + ◻ [◻ |]
 1 2 3 4 5 6
 n k t m [d n]

NB : les s. 5-6 pourraient être lus différemment ; aucune interprétation acceptable n'est retenue.



A gauche du personnage, une ligne, très incertaine, peut-être en boustrophédon BH-HB, se termine (ou commence) à l'extrémité du museau d'un animal dont le haut de la tête touche le coude gauche du personnage :

7. | : · || || · [⊙ ⊖ *○ ◻ : ?]
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 n k l l a [s b r m γ ?]
nāk Lalla / Lula [...] = moi Lula [...]

NB : la ligne change d'orientation après le s. 7.

Ligne très incertaine le long du bras gauche remontant vers l'épaule :

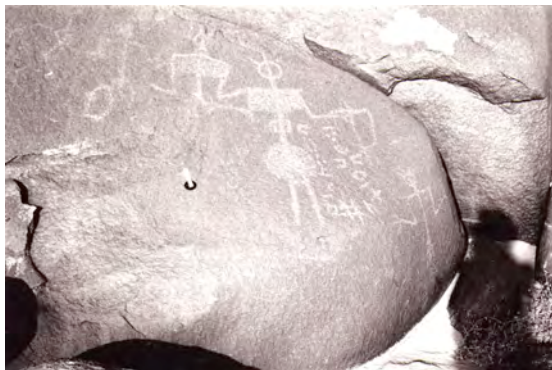
8. | :• ▣ ○ ·
 1 2 3 4 5
 n k b r a

nāk Bara = moi Bara / Ibra / Abora

Les deux lignes, de part et d'autre du corps de l'animal, petites et superficielles, très incertaines malgré la lecture de quelques signes, ne sont pas retenues.

vallée de Tamaradant : doc.. 20

Ce document montre sur la gauche un personnage ithyphallique proche d'un deuxième sur sa gauche, plus grand, dont la tête est ornée de rayons : à droite du document, un troisième personnage encore plus grand, vraisemblablement une femme portant une jupe (?) courte et bouffante. On retrouve cette tenue sur un document de la vallée d'Egharghar 8/35, ci-dessous.



Entre le flanc gauche de ce personnage et son bras gauche, une ligne en boustrophédon HB jusqu'au s. 7, puis deux signes dans le changement d'orientation et cinq signes BH :

1. | :• ⊙ ≡ ○ | + * | # ○ *ξ [□ :• = □]
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 [12 13 14 15]
 n k s f r n t n z r y [d k w d]

nāk asafar-in ti-n-ažar... = moi mon remède est Ti-n-Azar...

NB : les s. 12-15 sont incertains et n'ont pu être identifiés avec certitude ; le NP peut être un NPF ou un NPL.

vallée d'Egharghar : doc. 10/3

Ce document montre deux personnages filiformes dont le plus grand présente un appendice ithyphallique prolongé par une inscription HB :

1. | :• □ □ □ □ + □ + □ □ :• :•
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
 n k s r m s r t r t s r k k

inn-ak Asor aməšro itesar kuku = il te dit Asor le libertin le Mont-de-Vénus lui manque

NB : le NPH *Asor* est répété dans le *Dict.* (Foucauld) des noms propres sous la forme *Asur* ; cette interprétation montre l'intention du graphiste de faire un commentaire sur le personnage d'un lointain passé ; l'inscription est composée de signes récurrents qui constituent un exercice ludique : trois répétitions des deux signes radicaux □□ /sr/ - 3-4, 6-7, 9-10 - représentant trois formes différentes, *Asor*, *aməšro*, *itesar* ; ce procédé fait partie des techniques d'apprentissage des *tifinagh* (v. Drouin 1995 et 1999).

A droite, petite inscription HB :

2. [:] | :• :• ∂ ⊕
 1 2 3 4 5 6
 w n k k b r t

[*awa*] *nāk Kubart* = c'est moi Kubart

NB : le 1^{er} signe est incertain, le dernier est un caractère à valeur biconsonantique bien connu dans les alphabets mais rarement employé dans les inscriptions ; en bas signe isolé qui peut être /y/, qu'on ne retient pas ; cette inscription a-t-elle un rapport avec le personnage proche, par dérision, comme pour le précédent ? La graphie est différente, moins soignée et usée.



vallée d'Egharghar doc. 8/35

Plusieurs personnages de tailles différentes, sans doute des femmes, avec ou sans rayons sur la tête, habillées d'une robe bouffante pour trois d'entre elles, une à la jupe triangulaire ; un petit personnage occupe l'espace entre la 3^e et la 4^e vers la gauche (v. plus haut vallée de Tamaradant doc. 20) :

1. ï ○ : + □ :• | +
 1 2 3 4 5 6 7 8
 h r γ t d k n t

əhurāy tede-k-nit = je poursuis sa trace

NB : *tedek* = *tarəqqemt*, trace, marque d'orientation, point d'écriture ; ici ce terme semble spécifique de la *tadyaq*.



2. ξ | + ⊙ ∂ +
 1 2 3 4 5 6
 y n t s b t

oyyen-t əssabat = ils l'ont laissé Essabat

NB : le verbe *ayy* "laisser" peut être ici l'accompli ou l'injonctif et, dans ce cas, les s. 1-3 peuvent se lire de plusieurs façons : *oyyānāt* ∫. "elles ont laissé E.", *ayyinet* ∫ "qu'ils laissent E." ou *oyy-enāt* ∫. "E. les a laissées" ; les s. 4-6 représente le NPH *Essabat* "Celui-qui-égare les choses" <

asbat "perdre, égarer" ; *Essabit* est aussi le nom de la semaine "samedi" devenu NPH ou NPF : c'est ce nom commun qui peut aussi être retenu, "laisser samedi", équivalent de "sauf samedi".

Le s.1 incertain peut être lu comme partie de 1-2 || // , on aurait alors || + ⊙ ∂ + *Lut assabat* "Lut Celui qui égare" ou *Lut isbat-t* "Lut il l'égare", dans ce cas le s. 6 pourrait être utilisé deux fois, procédé qui n'est pas rare."Loth en arabe *Lût* personnage biblique mentionné à plusieurs reprise dans le Coran comme un des prophètes ou *nabi* ayant été chargés de transmettre à leurs peuples un message semblable à celui de Muhammad" (Sourdel : 504). Ce NPH situe cette inscription après l'islamisation de la région qui, selon la tradition locale, daterait de l'époque du califat d'Umar (634-644), un des Compagnons du Prophète, émissaire venu par Ghat à l'époque où *Tademakkat* cité caravanière (IX^e-XII^e) était prospère ; elle s'appelait aussi *Essouk*, connue comme l'un des centres de diffusion de l'islam La langue et l'histoire situent cette inscription probablement dans une époque postérieure. On retrouve le nom de ce *Loth* hébraïque dans la vallée de *Taghlit*, doc. 2a/41, l. 3).

vallée d'Egharghar doc. 10/2

Ensemble de plusieurs blocs rocheux sur lesquels sont représentés de petits personnages et des animaux au contact desquels se trouvent des inscriptions occupant des espaces libres.

Sur le bloc de gauche, série de petites inscriptions difficiles à lire, à l'extrême gauche, par défaut de la vue droite.



1. ligne HB à l'extrême gauche :

l : ∙ || ⊙ || ⊙ | + || □ □
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0 11
n k l s l r n t l m m

inn-ak Lasal ara-nnet alamom = il te dit (= on dit) Lasel son fils est un faon

2. sous le museau de l'animal, ligne BH :

∩ ⊙ ∩ : ∩ ⊙ + | ⊙
1 2 3 4 5 6 7 8
n r γ w r t n r

dhurāy Iwâr-t-annur = je poursuis le Brillant (m.à m. "la lumière est sur lui")

Sur le bloc de la partie supérieure, ligne oblique BH :

3. l : ∙ : ∙ ⊙ + | = + ⊙ + ...

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
n k w r t n w t r t q

inn-ak awarât anu attar etaqq = il te dit allez au puits cherchez la grotte

Une 2^e interprétation est possible :

inn-ak awar tanawt ar etaqq = il te dit tiens-toi à Tanawt ouvre la grotte

NB : *Tanawt* NPL ; dans la séquence 8-11, le s. 10 peut avoir été utilisé pour deux mots successifs *attarât* et *etaqq*, le verbe est alors à l'impératif pl. comme le précédent *awarât*.

Sur le bloc central, à droite, ligne BH, à l'arrière de l'animal :

4. l : ∙ + || [∩] ∩ ∩ : ∩ | ⊙
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
n k t l [γ] h y w n s

inn-ak TLÿ ahyaw-nes = on dit TL[Gh] (est) son petit-fils

NB : le signe 10 peut être lu ∩ /b/, interprétation rejetée par le "lecteur" ; le s. 5 est douteux, au contact de la queue de l'animal.

Sous l'animal, ligne BH :

5. l : ⊙ ∩ ∩ □
1 2 3 4 5
n w r h m

Annawa erh-em = Ennawa il t'aime

NB : *Annawa* NPF connu.

vallée de Taghlit doc. 2a/ 41

Document composé de deux blocs rocheux : celui de gauche est occupé par un personnage masculin orné d'antennes et armé d'une lance : sur celui de droite, deux petits personnages sont armés de lances.

En bas du rocher, on distingue trois inscriptions verticales BH et une 4^e horizontale sur la gauche, trop confuse pour être retenue et interprétée.



1. l. sur la partie inférieure, BH :

∩ ⊙ ∩ : ∩ ⊙ [E] : ∩ ∩
1 2 3 4 5 6 7 8 9
h r γ t r d w y γ

dhurāy TR(D) w y γ = je suis à la trace TR[D]

NB : le s. 6 est douteux : le nom féminin qui suit l'incipit est difficile à déterminer et n'est pas interprété ainsi que les suivants en raison de la rupture du continuum sémantique.

Les lignes 2 et 3 sont très proches l'une de l'autre ce qui entraîne des interférences graphiques :

2. ∩ | + : ⊙ □ ∩ : |

1 2 3 4 5 6 7 8
y n t w r m γ n

ayyinet wa armāyān = qu'ils laissent celui qui est craintif

NB : le s. 7 peut être lu ∩ /h/, le dernier point dépassant l'alignement et s'encadrant dans la l. 3 ; s'il s'agit donc de ∩ /γ/, le vb. correspondant *armāy* ne conviendrait pas car non employé en *tadyaq*, le "lecteur" refuse cette interprétation, possible, pour retenir

ayyinet war ammeyan = qu'ils laissent et ne cherchent pas (pour les variantes aspectuelles v. *Egh.* 8/35, l. 2).

3. ligne à droite de la précédente :

∩ ⊙ ∩ : ∩ ∙ || +
1 2 3 4 5 6 7
h r γ w k l t

dhurāy wa kâl -Lut = je suis poursuis celui des Kel-Lut

NB : entre les s. 4 et 5, petit signe contesté par le "lecteur", pourrait être le quatrième point de ¶ de la ligne précédente. Le nom *Lut* est connu (v. ci-dessus vallée d'Egharghar doc 8/35 l. 2). Le s. 6 est utilisé pour deux mots successifs *Kel* et *Lut*.

Remarques

- particularités graphématiques :

Tam. 10 : l. 5, le s. ⤴ est identifié par le "lecteur" comme /y/ ; ce phonème est susceptible d'avoir diverses variantes à plusieurs segments, de formes angulaires ou arrondies : ς, ξ, ξ ... ; *Tam.* 20 : l. 1, s. 14 = /w/ en libyque ; on peut penser que plus vraisemblablement, il s'agit d'une erreur d'orientation pour || /l/ ; on peut envisager aussi qu'il s'agit d'une variante de : /w/ en *tifinagh* ; ces hypothèses sont d'autant plus fragiles que la gravure est défectueuse.

La rare présence, dans les inscriptions, d'un signe complexe à valeur biconsonantique (*Egh.* 10/3 : l. 2, s. 6) indique qu'il s'agit bien de l'alphabet des *tifinagh* car ce type de signe est inconnu en libyque.

Les signes valant /r/, /s/, /b/ ont soit des formes arrondies soit des formes angulaires ; le /b/ peut avoir une forme arrondie non fermée, comme une coquille ∩ (*Tam.* 10 : l. 3 ; *Egh.* 10/3 : l. 2 ; *Egh.* 8/35 : l. 2)).

L'alphabet de l'Adrar a des formes spécifiques, en particulier il note l'emphase comme en Ahaggar : E /d/ (*Tam.* 10 : l. 1 ; *Tagh.* 2a/41 : l. 1) qui est /d/ dans les alphabets méridionaux. On distingue ⤴ /g/ et ⤵ /gʸ/, palatalisation notée T en Ahaggar (ce signe vaut /g/ au sud). De plus, le "lecteur" a donné à Y la valeur /g/ : (*Tam.* 10 : l. 4), par déduction dans un contexte reconnu ; ce signe, signalé dans les régions sahariennes, ne figure pas en libyque ni dans les alphabets des *tifinagh*.

Les exemples de segmentations multiples, *wa armāyān / wər ammāyān* (*Egh.* 8/35) et les variantes aspectuelles du verbe *ayy* (*Tagh.* 2a/41) montrent à la fois la nécessité d'une analyse minutieuse et le caractère aléatoire des interprétations en l'absence de contexte, pour le lecteur non concerné.

- particularités phonétiques :

On relève un bel exemple d'assimilation dont la réalisation est notée en *tifinagh* (*Tam.* 10 : l. 2) : *əqqäläyʿtānāt* réalisé et écrit *əqqäläq-qānāt*, les consonnes n'étant jamais géminées dans l'écriture, on écrit ... || ... /qlq/. La notation des voyelles est exceptionnelle dans un message (v. ci-dessus l'exposé de M. Aghali-Zakara) : dans *Tam.* 10 : l. 3, le s. • /a/ à la fin de *agala* (*arun*) représente les deux voyelles consécutives perçues comme une voyelle longue, mais ce signe joue aussi le rôle de séparateur des deux termes.

- incipit et formules stéréotypées :

Deux incipit bien connus et peu employés dans l'Adrar : *nāk* "moi" : *Tam.* 10 : l. 3, 7, 8 ; *Tam.* 20 : l. 1 ; *awa nāk* "c'est moi" : *Egh.* 10.3 : l. 2.

Deux formules très fréquentes dans l'Adrar et plus rares ailleurs : *inn-ak* "il te dit = on dit" : *Tam.* 10 : l. 4, 5 ; *Egh.* 10/3 : l. 1 ; *Egh.* 10/2 : l. 1, 3, 4. *əhuräy* "je poursuis/je suis à la trace" : *Egh.* 8/35 : l. 1 ; *Egh.* 10/2 : l. 2 ; *Tagh.* 2a/4 : l. 1, 3.

Informations

La BnF a publié en 1997 le catalogue de l'exposition *L'aventure des Écritures- Naissances* auquel M. Aghali-Zakara et J. Drouin avaient participé pour les écritures libyco-berbères. En 2004, un CDR avait été gravé, reprenant en partie les textes du livre de 1997. Ce cédérom étant considéré par les services de la BnF comme obsolète car peu accessible maintenant sur les ordinateurs de dernière génération, le texte en a été repris dans une nouvelle version améliorée et complétée. Celle-ci annulera bientôt la version actuelle sur Internet. <http://classes.bnf.fr/écritures/>

- lexicque :

Trois NP et peut-être quatre sont d'origine arabomusulmane : *Moussa*, *Lot*, *Essabit* et *Lalla*. Un surnom ou pseudonyme *Iwâr-t-annur* "la lumière est sur lui", en partie arabe (*an-nur* "lumière") et touareg *iwar-t* "il est sur lui". D'autres NP signalés comme inconnus peuvent être des noms codés.

- morpho-syntaxe :

Dans le système verbal, on relève le double emploi possible de l'accompli, de l'injonctif (*Egh.* 8/35 : l. 2 ; *Tagh.* 2a/41 : l. 2) et de l'impératif, habituellement peu employé (*Egh.* 10/2 : l. 3).

On relève aussi les deux variantes du pronom suffixé de nom : *-net* (*Egh.* 10/2 : l. 1) et *-nes* (*Egh.* 10/2 : l. 4).

- sémantique :

Ces quelques messages se différencient par l'évocation de la vie relationnelle et les moyens de l'exprimer. Sont évoqués : les rapports sociaux (*Tam.* 10 : l. 1, 2, 4, 5 ; *Tam.* 20 : l. 1 : *Egh.* 10/2 : l. 2, 3, 5 ; *Tagh.* 2a/41 : l. 1, 2, 3) ; des anecdotes ou des informations (*Egh.* 8/35 : l. 1, 2 ; *Egh.* 10/3 : l. 1 ; *Egh.* 10/2 : l. 1, 2, 4). Le doc. *Egh.* 10/3 : l. 1 est un rare exemple où le message est un commentaire de dérision sur la gravure, sans concomitance.

Partout comme ici, les messages métaphoriques ne livrent pas le sens second qui reste confidentiel, impliquant surnoms et pseudonymes. Celui de *Tam.* 10 : l. 1 est un conseil sous forme d'aphorisme. Ces énoncés sont, pour beaucoup, à décoder : leur nature vise à préserver la discrétion convenue et à exercer la sagacité ludique qui met à l'épreuve compétence et connivence. Le décryptage fait partie des "délices du sens caché", selon l'expression de M. Détienne (1998 : 131). C'est aussi le parler par énigmes, *iggitän* (*Egh.* 10/2 : l. 3), si prisé des Touaregs.

Abréviations

s. signe ; l. ligne ; BH bas-haut ; HB haut-bas ; DG droite-gauche ; GD gauche-droite ; NPH nom propre d'homme ; NPF nom propre de femme ; NPL nom propre de lieu ; [...] signes incertains ; l'astérisque * indique le changement d'orientation de la ligne. Les références des documents sont celles de leur auteur : *Tam.* vallée de Tamaradant ; *Egh.* = Egharghar ; *Tagh.* = Taghilit.

Références

DETIENNE, M., 1998 (1981), *L'invention de la mythologie*, "Tel" Gallimard.
DROUIN, J., 1995, "Formules brèves et formes graphiques en touareg", *Littérature Orale Arabo-Berbère (Loab)* 22-23, CNRS-Paris : 61-98.
---, 1999, "Une randonnée touarègue ou l'apprentissage des *tifinagh*", *Loab* 27, CNRS-Paris : 31-59.
---, 2000, "Fragments épigraphiques – Les inscriptions rupestres sahariennes et subsahariennes", *Del Frammento*, Istituto Universario Orientale, Napoli : 123-138.
SOURDEL, D. et J., 1996, *Dictionnaire historique de l'islam*, PUF.

J. Drouin

En octobre 2010, un colloque a été organisé aux Canaries (île de Lanzarote) dans le cadre du *VII Congreso de Patrimonio Histórico* sur "Inscripciones rupestres y poblamiento del Archipiélago canario".

Quatre communications traitaient des inscriptions libyco-berbères, et "latines". J. Drouin a présenté un texte sur "Pédagogie de l'écriture des *tifinagh* dans la société touarègue traditionnelle". La presque totalité des communications est consultable :

<http://www.cabildodelanzarote.com/patrimonio/VIIcongreso/programa2010.asp>

www.ephe.sorbonne.fr